

LES CONCERTS

Hier ont eu lieu les derniers concerts du dimanche. Pour célébrer l'anniversaire de la mort de Beethoven, M. Colonne donnait, au Châtelet, un festival dont le programme était entièrement composé de morceaux du maître, morceaux des plus connus : l'ouverture de *Léonore*, la neuvième Symphonie, le ballet de *Prométhée*, la Sérénade, etc., etc. Au Cirque d'été, après la romantique ouverture de *Ruy Blas*, de Mendelssohn ; l'émouvante symphonie en *ré mineur*, de Schumann, que M. Chevillard interprète avec une passion, une tendresse dont on ne saurait trop le féliciter, M. Léopold Auer et Mme Gorlenko-Dolina ont retrouvé leur succès d'il y a huit jours, l'un dans un bien pauvre concerto de Spohr et dans l'Introduction et Rondo capriccioso de Saint-Saëns qu'il a joués très délicatement, très finement ; l'autre, dans la mélancolique et expressive ballade de *Thamara*, de M. Napravnik ; la belle mélodie de Berlioz, *L'Absence* ; l'évocation de *Marthe*, de Moussorgski, curieusement fantastique ; la charmante berceuse du *Rêve, sur le Volga*, d'Arendsky ; la jolie Circassienne de César Cui, que de sa voix généreuse, souple et ferme elle a supérieurement chantées. En ce qui concerne la production — car on nous réserve rarement, le vendredi saint, la surprise d'une première audition, — la « saison » peut être considérée comme finie et il faut avouer que, à ce point de vue-là, elle n'a pas été brillante.

Certes, quelques œuvres nouvelles de haute valeur ont été exécutées, mais toutes de petites proportions et toutes du genre descriptif. N'y a-t-il donc plus aucun de nos compositeurs qu'enthousiasment les vastes horizons ou que séduise la musique pure ? Où est le temps où *le Déluge*, *la Lyre et la Harpe*, de M. Saint-Saëns ; *les Béatitudes*, *Rédemption*, la Symphonie de César Franck ; *Marie Magdeleine*, *Eve*, de M. Massenet, et tant d'autres grands ouvrages, entraient au répertoire de nos concerts ? Fort loin de nous, car depuis de longues années rien de vraiment important n'a enrichi ce répertoire. Je le regrette et voudrais que nos chefs d'orchestre fissent appel aux jeunes maîtres laissés libres par le théâtre, pour une renaissance devenue absolument nécessaire.

Chose singulière, c'est une société d'amateurs, l'Euterpe, qui, seule, pendant cette saison, a eu l'audace de donner une grande œuvre, non pas inédite malheureusement, mais que nous n'avions jamais eu l'occasion d'entendre encore ici en son intégralité : le *Requiem* de Brahms. Cette audition a eu lieu jeudi dernier, au cirque des Champs-Élysées, et a été des plus intéressantes.

Ce *Requiem* diffère totalement des autres, d'abord parce qu'il n'a pas été composé sur le texte latin de l'office des Morts, mais sur une paraphrase allemande des Ecritures saintes, et puis parce que, essentiellement expressif, purement musical, il n'a à la fois rien de dramatique ni de scolastique. Il n'en est pas moins humain, profondément humain, aussi bien dans ses chants de douleur, de résignation, de tristesse, d'espoir, de joie et de bonté que dans ses lignes qui ont une indépendance, une robustesse, un élan admirables. Cette noble partition est pleine d'austérité, de sérénité, de force tranquille. Elle exige, de la part des chœurs, en certains de ses morceaux, une puissance que les sociétaires de l'Euterpe, trop peu nombreux, très disciplinés et très vaillants d'ailleurs, n'ont pu avoir ; mais M. Auguez, Mme Lyvenat, un soprano de jolie voix, chantaient les soli, l'orchestre marchait bien, et en somme la séance a fait honneur à M. Duteil d'Ozanne qui, non sans autorité, tenait le bâton de commandement.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES